The second second second second

Propriétaire-Girant

ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Annonces: la ligne. . . 2f c. Réclames: 30 c. Faits divers: . . . 50 c. On peut traiser à forfait pour les abonnements d'annonces.

ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tercoing: Trois mois. . 13.50 Six mois. . . 26.>> Un an . . . 50.>> Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne,

La France et l'Etranger, les frais de poste Le prix des Abonnements est payable

maqu'à réception d'avis contraire. BOURSE DE PARIS DU 18 JUIN 1878

Cours à terme de 1 h. 05 communiqués

par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

VALEURS 75 70 112 65 Rente 3 0/0..... Rente 5 0/0..... 76 80 15 65 Italien 5 0/0..... 0/0..... Act. Nord d'Espagne..... 293 75 Act. Royal de Paris Pays-Bas 1270 » Act. Banq. de Paris Pays-Bas 1183 » Act. Mobilier Français 178 75 Act. Lombards 175 » Act. Autrichiens 570 » Act. Mobilier Espagnol 835 » 775 »

» 0/0 Ces cours sont affichés chaque jour, vers 2 h. 1/2, chez MM. A. MAIRE et H. Blum, 176, rue du Collége, à Roubaix

 Obl. Egypt. unif.
 273 75

 Act. Foncier France.
 875 x

 Délégations Suez.
 661 25

BOURSE DE PARIS

		(5	er	vice	go	uvei	rner	ncntat)		
						Ju				
3	0/0								75	35
4	1/2								105	00
E	mpru	ints	5	0/0					112	30
						JU	IN			
3	0/0								- 75	85
4	1/2					*			105	25
P	mpru	ints	5	0/0					112	70

Sarusce n	18 JUIN articulier du Journal de	Baubas	~
Actions			
W.CHOH2			
	Socié. géné.	501	00
	Crédit foncier de		
	France	876	00
	Chemins autrichiens	570	00
	Lyon	1058	00
	Est	667	00
	Ouest	733	00
	Nord	1398	00
	Midi	835	0.0
	Suez	773	
6 0/0	Péruvien.	16	/2
Actions	Banque ottomane		'
	(ancienne)	000	00
	Banque ottomane		-
	(nouvelle) .	441	00
Londres		25 11 1	
Crédit M	177		
Turc		15	

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 18 juin. Change sur Londres, 4.84 50; change sur Paris, 5,15 100 75 Cufe good fair, (la livre) 15 1/8, 3/8. Café good Cargoes, (la livre) 15 5;8,7/8. Marche inanimé.

Dépêches de MM. Schlagdenhaussen et C°, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Gry-monorez:

Havre, 18 juin. Ventes: 1,800 b. Marché ferme.

Liverpool, 18 juin.

Ventes 8,000 b. Marché languissant.

New-York, 18 juin. New-York, 11 1/2.

Recettes 3.600 b. New-Orleans low middling 82 1/2. Savannah »

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ROUBAIX, 1e 18 JUIN 1878

Bulletin du jour

Le Congrès a tenu hier sa seconde séance; on ne sait rien encore de précis sur ce qui s'est passé.

La publication du Globe coatinue à défrayer la polémique des journaux anglais, les conservateurs blament les concessions qui auraient été faites par l'Angleterre à la Russie. Par contre, le Times et le Daily News exprimentune satisfaction complète. Le Times dit que l'Angleterre aurait proposé de plaider l'organisation de la Roumélie pour former rempart devant Constantinople, avec la prépondérance de l'élément grec.

De son côté, le Daily News prétend, d'après une dépêche de Vienne, que l'Angleterre aurait proposé de convertir la Crète en principauté autonome, soustraite à la suprématie turque, mais ce ne sont là que des on-dit, car jusqu'ici le secret des délibérations paraît avoir été bien gardé.

Aux élections qui viennent d'avoir lieu en B-lgique, sur les 85,323 suffrages qui ont été exprimés. les catholiques en ont obtenu 44.295, et les libéseulement 41,028, et cependant ce sont ces derniers qui sont les vainqueurs. Cette étrange anomalie tient au scrutin de liste, qui a permis, par exemple, aux libéraux de conquérir à Gand six siéges d'un coup, avec une majorité de 500 voix ; à Anvers, ils ne l'ont emporté que de 35 voix ; à Bruges que d'une voix seulement.

Aussi, les catholiques sont-ils loin d'être découragés; ils ont pendant huit ans exercé le pouvoir au milieu de circonstances difficiles avec sagesse et modération. Nous ne devons pas ou-blier que la bienveillance dont ils ont fai t preuve à l'égard de la France pendant nos malheurs de 1870 leur a attiré, à plusieurs reprises, des observations de la part du gouvernement prussien. Il y a quelque temps, l'avénement au pouvoir des libéraux, qu'on pouvait croire acquis à la politique de l'Allemagne, aurait pu avoir une certaine signification; mais aujourd'hui que le gouvernement allemand se rapproche des conservateurs et abandonne sa politique anti-religieuse, les libéraux ne trouveront guère d'appui à Berlin.

Ainsi que nous l'avions prévu, la constitution du nouveau ministère belge rencontre d'assez graves difficultés. M. Anspach, bourgmestre, a été appelé samedi au palais royal, en vue d'une combinaison ministérielle. Le portefeuille de l'intérieur lui a été offert. On parle du général Renard ou du député Van Humbeck pour la guerre. M. Frère-Orban voudrait la dissolution immédiate. Là est la difficulté.

Voici ce qu'il y a au fond de cette affaire : La majorité libérale à la chambre est de dix voix ; c'est à peu près le nombre des représentants progressistes, autrement dits libéraux-radicaux. Or, M. Frère-Orban, qui est libéral doctrinaire, voudrait pouvoir se passer

d'un appoint qu'il considère comme gê-

Nant.
Voilà pourquoi il est partisan de la dissolution. S'il persistait, ce serait probablement M. Bara qui serait chargé de former le ministère, car on dit le roi très-opposé à une dissolution pui agiterait énormément le pays déjà qui agiterait énormément le pays déjà passablement enfiévré.

La Presse catholique

Avant-hier dimanche, une assemblée de charité a été tenue dans l'église de Saint-Roch en faveur de la presse chré-tienne et particulièrement de l'Œuvre de Saint-Paul. On sait que cette Œuvre se propose, par le moyen de l'association catholique, d'utiliser l'imprimerie comme instrument de propagande au service de l'Eglise. D'importantes applications ont été déjà faites à Fribourg, en Suisse, et à Paris.

Le R. P. Marquigny, de la Compagnie de Jésus, a prononcé à cette occasion un sermon très étoquent dans lequel il a fait connaître l'Œuvre et s'est attaché à en aémontrer l'importance. « A l'heu-re où je vous parle, a-t-il dit à ses auditeurs, savez-vous combien à Paris même la presse lance de feuilles imprimées que la poste va distribuer partout?... un million et demi,— et sur ce chiffre, quelle est la part de la presse religieuse et catholique ? A peine cinquante mille ! »

Mais le R. P. Marquigny ne s'est pas tenu à l'éloquence des chiffres. Il a fait voir que cette infériorité écrasante était le fait de l'indifférence ou de la complicité des catholiques eux-mêmes, qui refusent leur concours à cette presse qu'ils ont pour devoir de soutenir, ou qui s'abonnent à des journaux hostiles, sous ce fallacieux prétexte de lire « le pour et le contre »..., en réalité pour y trouver un aliment qui flatte davantage leur curiosité mondaine ou leur goût personnel.

On donne beaucoup, on donne volontiers, a dit le P. Marquigny, pour les œuvres locales, pour les œuvres visi-bles, comme les écoles, les institutions charitables, les fondations d'églises. On donne peu pour les œuvres générales comme la presse catholique, qui, parmi ceux-mêmes qui se disent ses amis, ne trouve guère que des censeurs. Eh bien! si vous voulez que cette presse soit plus forte, plus digne de sa mission, pourquoi hésiter à la soutenir? Ces œuvres pour lesquelles vous réservez votre concours, si la presse religieuse ne les soutient pas, elles seront détruites; les églises seront pillées, les écoles seront fermées, brûlées peut-être par la Révolu-

L'orateur a rappelé ensuite les hautes approbations que les journalistes catho-liques ont reçues de Pie IX, qui, lors de son Jubilé pontifical, appelait cette presse une œuvre nécessaire, et tout récemment encore de Léon XIII, dans sa réponse à la Fédération Pie. Le Pape, a-t-il dit, peut-il vous parler avec plus d'energie et pouvez-vous exiger qu'il vienne individuellement, personnellement, dire à chacun de vous quel est son devoir? Les Congrès catholiques, et celui, entre autres, qui vient de se tenir à Paris, n'ont rien négligé pour appeler sur cette œuvre l'attention des ames et pour provoquer en sa faveur les et les dévouements. C'est à vous de leur

La réunion s'est terminée par une quête pour l'Œuvre de Saint-Paul et

pour ce que le R. P. Marquigny a si bien dénommé : le Denier de la Vérité.

CONGRES LITTERAIRE INTERNATIONAL

On nous écrit de Paris, 17 juin 1878 : L'évènement de la journée est la sé-ance solennelle, au théâire du Châtelet, du grand Congrès littéraire internatio-

» M. Edmond About a prononcé quel-ques mots et a invité le président, Victor le la currir la séance » Le maître a pris la parole pour

constater que cette année proclame, par l'Exposition de Paris, l'alliance des industrier, par le centenaire de Volta're, l'alliance des philosophes et par le Con-grès, réuni au Châtelet, l'alliance des littératures, dont la première cherche l'utile, la seconde le vrai, la troisième le

» L'orateur a réclamé pour la littérature une entente entre toutes les na-tions civilisées pour arriver à la proclamation du principe de la propriété lit-téraire; il a même voulu demander la fondation du domaine public après la mort des auteurs; mais cette tentative a recueilli peu d'approbations de la part des membres désintéressés du Congrès.

La maladie du genre humain, a dit le poëte, c'est la haine qui engendre la guerre. Il n'y a que deux moyens de combattre la haine qui se résument dans deux mois conciliation et réconciliation. Il paraît que c'est la devise de la sagesse. La conciliation empêche la haine de se produire et la réconciation la désarme, auszi la meilleure manière d'avoir des concitoyens d'un caractère plein de douceur est-elle la proclamation de l'amnistie. C'est par là, comme on devait s'y at-

tendre, que Victor Hogo, a terminé. Il fallait bien laisser aux auditeurs une

bonne impression.
Après lui, les délégués : italien, russe, anglais, allemand, ont pris successive-ment la parole au sujet de la propriété littéraire. Ces discours accentués de prononciations bien différentes étaient tous assaisonnés de coups d'encensoir, à l'adresse de Victor Hugo et à celle de Veltaire qui ne peut pas dormir en paix depuis deux mois.

M Jules Simon a tiré le bouquet de ce seu d'artifice littéraire. Revenant sur la thèse du maître il a demandé l'indé-pendance et la liberté pour les écrivains parce que les écrivains sont au monde pour enseigner au monde la liberté et l'indépendance. On sait ce qu'on entend par là.

La séance s'est terminée avec le discours d'un délégué brésilien qui a affirmé que le Brésil de l'Amazone à la Plata ne se nourrit qu'en dévorant les ouvra-ges de MM. Victor Hago, About, Garnier-

L'INDUSTRIE FRANÇAISE

ET LE RADICALISME

Pour se faire des alliés, les gauches n'y regardent pas de si près : elles vendent la France!

On s'en doutait bien, à la manière dont a été menée l'affaire du traité franco-italien; mais il paraît que c'est tout un système de gouvernement, dit l'Univers qui cite à l'appui ce passage core à l'aurore du gouvernement répu-de la déposition de M. Motte-Bossut blicain et où le champ national est ri-

devant la commission extra-pariementaire du tarif général des douanes :

taire du tarif général des dounnes:

M. Jules Simon, que nous avons eu l'honneur de visiter il y a un an, le 12 mai 1877, nous disait, pour excuser un tratié de commerce projeté, qu'it fullait à notre jeun-république des altrances etrangères, et dernièrement nous avons entendu un prince déclarer qu'il portait la France lans son cœur. Ce sont là de belies paroles; mais nous croyons que la république serait bien plus consolidée par le bosheur réel des ouvriers que par des alliances étrangères intéressées ou des traités de commerce compromettants.

On voit par ce qui vient de se passer, à propos du traité franco-italien, que le cabinet Dufaure-Gambetta n'a pris que la suite des affaires du cabinet Jules Simon, et l'on s'explique les effusions de politesse du prince de Galles envers M. Gambeita, qu'il sait coulant sur les intérêts de notre pays.

Allons, qui veut des traités de commerce onéreux pour la France? Ne faut-il pas des « alliances étrangères à la jeune république ? »

Rechercher des alliés à la France pour lui donner des maîtres paraît donc être le comble de l'esprit et du patriotisme radicaux.

La République américaine

Voici ce qu'écrit de New-York, à la date du 12 mai, un citoyen des Etats-Unis, correspondant d'un grand journal

«La république américaine dans ses jours de prospérité, a été d'un mauvais exemple pour l'Europe. Tous les es rits inquiets et faux, tous les hommes classés et aventureux, qui espéraient pêcher une position et une fortune dans les eaux troubles d'une révolution, se servaient de son nom pour saper les fondements de la société ancienne, dont les principes reposaient sur la religion et la légitimité. Aujourd'hui les choses ont changé : nous ne sommes plus fiers de notre république ; les révolutionnaires européens parlent de nous avec ré-serve : notre exemple est devenu pitoyable à voir et dangereux à imiter.

»Comment un tel changementa-t-il pu se produire dans l'espace de deux années? Ah! c'est que la république, pos-sible dans une société de saints, devient un gouvernement ebeurde lors u'il tombe dans les mains de faiseurs et d'infidèles; c'est que le nom même dont ce gouvernement se pare n'est qu'un mensonge, et qu'au lieu d'être bâti sur les intérêts et le concours honnête de la nation, il n'est que le produit de la corruption, du vol éhonté et du maquignonnage du suffrage universel. »Je vous ai ditplusieurs fois ce qu'est

le vote populaire aux Etats-Unis ; je vous ai raconté la manière dont notre président actuel est arrivé au pouvoir ; comment l'élu de la minorité est parvenu, à l'aide de mauœuvres honteuses et avec le concours de politiciens sans scrupule, à ravir le fauteuil présidentiel à l'élu de la majorité. Il serait inutile de revenir là-dessus; nous sommes fixés sur cette question. Chez vous, on inva-lide; chez nous on escamote: voilà toute la différence. Votre manière est odieuse, la nôtie passe pour habile; elle évite le bruit d'une discussion. Le résultat, au fond, est le même ; la nation est trompée, les principes sont violés et le politicien triomphe. » Quand je dis qu'il triomphe, il faut

a'entendre. En France, cù vous êtes en-core à l'aurore du gouvernement répu-

Les abonnements et les annonces sont reques à Rossènie, au bureau du journal, à Lille, chez M. Ouarré, libraire, Grande-Place; à Paris, chez M.M. Havas, Lapitze et C*, 34, rue Notre-Dame-des-Violoires, tplace de la Bourse); à Bruccelles, à l'Oppies de Publicaté. che, fertile et immense, tous les politi

fleuri : ils ont pu eccamoter 243 mil-lions. Mais, ici, les beaux jours d'abon-dance sont passés ; la prairie est tondue jusqu'à la racine, tandis que les ron-geurs politiciens se sont multipliés. Dans ces conditions, altez-moi faire un 4 septembre. Gambetta lui-même ne trouverait pas 243 sous à glaner denste résidu du trésor public.

» Notre situation est honteuse, et nous

ne pouvons en sortir. Nous savons que notre président doit son élection à la frande et donc se pouvons pas le chan-ger. Allons plus foin, nous pourrions le changer que nous ne le voudrions pas, parce que celui que nous mettrions à sa place ne vaudrait pas mi ux que lui. Ceux qui menscent le président de déchéance, ne disent pas ce qu'ils pen-sent. Ce sont des politiciens mécontents qui n'ont pas reçu leur part du gâteau. Ils ensent la voix, ils menacent de dé-voiler les secrets du chaudron électoral; leurs cris ne sont que des moyens de chantage.

» Est-ce que tout le monde ne sait pas » Est-ce que tout le monde ne sait pas que le suffrage universel est un humbug? Est ce que personne ignore que le résul-tat des urnes est falsifié partout, aussi bien par les démocrates que par les républicains? Nous savons tous cela, et cependant uous sommes si dégénérés que nous supportons ce régime men-teur sans nous plaindre et sans chercher à le secouer. Nous resterons en République parce que nos bras débiles et nos cœurs blasés sont impuissants à créer quelque chose de mieux. Le socialisme nous menace, les politiciens nous rongent, la misère nous tue, et nous ne bougerons pas. Etudiez-nous messieurs

les Français, c'est le moment. Le Times, de New-York, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de Londres, est le journal républicain le plus avancé des Etats-Unis, c'est l'adversaire le plus insolent du catholicisme et de la royauté; aussi, la semaine dernière, n'ai-je pas été peu étonné de lire dans ses colonnes les réflexions suivantes:

Suivantes:

L'hiver a été très-doux, les récoltes sont hors de danger et promettent d'être extrêmement aboudantes; l'année dernière, elles ne l'étaient pas moins, et cependant le pays est misérable. Le capital ne touve pas d'emploi et l'ouvrier ne trouve point de travail. Un pays riche, dont les affaires sont mortes et les travailleurs sont sans ouvrage [Cela rous paraît anormal. Oa ae saurait dire que notre sol est trop peuplé; il pourrait, au contraire, nourrir une population vingt fois p'us considérable. On doit chercher la cause du mal dans l'action de l'homme, car la Providence n'a cessé de nous combler de ses bienfaits.

Les écrivains, en Europe, avaient coutume de prétendre que les États-Unis jouisaient d'une grande prospérité, non pas à cause de la forme de leur gouvernement, mais malgré cette forme elle-même. Aujourd'hui, ils ont bien raison de soutenir que les éléments de richesses que nous possédons restent atériles, et qu'ils nous sont devenus inutiles par le fait seul de notre gouvernement républicain.

Un royaliste ne saurait s'exprimer

Un royaliste ne saurait s'exprimer avec plus de force et de vérité.

LETTRES DE PARIS

(Correspondance particulière)

Paris, 17 juin. Je ne saurais trop vous engager c'est la troisième fois que j'y reviens, et pour cause — à suivre attentivement la campagne économique conduite, dans le journal de M. Gambetta, par un écrivain qui ne dit point son nom, mais qu'on assure être un des plus chers confidents du maître, un jeune député,

Feuilleton du Journal de Roubaix du 19 Juin 1878.

LA

CIRCASSIENNE

PAR LOUIS ENAULT

CXX.

(SUITE)

Disons-le, toutesois, soit que le fils d'Osman, cédant à l'influence paternelle, ne voulût point troubler la paix de la maison ; soit que, vaincu par l'évidence de l'inutilité de ses tentatives, il renon-çat à l'emploi des moyens violents, qui n'auraient d'autre résultat que de cren plus profondément l'abîme entre Rahel et lui; soit qu'avec cette dissimulation profonde, dont personne n'est plus capable que le silencieux habitant du Désert, il couvrît d'une feinte mo-dération ses plus noirs desseins, il parut avoir complétement oublié ses an-ciennes visées. Il ne fit plus à la jeune fille l'aumone d'un regard. Il vécut près d'elle comme si elle L'eut pas existé. En tout autre pays, cette réserve aurait pu paraître excessive et peu naturelle. Mais l'Arabe des classes inférieures n'a pas le moindre sentiment de galanterie, et la femme sur laquelle il ne peut ré-clamer les droits d'un père, d'un frère

ou d'un mail, est à ses yeux comme si

Il n'adressait plus la parole à la fille auprès d'une étrangère; et vraiment n'était-ce point une étrangère qu'elle

voulait être pour lui? - Après tout, se disait la Circassien-ne, qui ne demandait qu'à être rassurée, peut être n'a-t-il eu qu'un caprice pas-sager, dont il est maintenant guéri, comme d'un mal d'aventure, qui s'en va comme il était venu, sans qu'on sache pourquoi... C'est peut-être ce qui pouvait nous arriver de plus heureux

tous. L'attitude sévère et digne du père d'Ali et de Zuléika confirmait Rabel dans la pensée qu'elle trouverait en lui, s'il le fallait, un protecteur tout-puis-

sant. Le vieil aveugle lui faisait l'effet d'un de ces patriarches du vieux temps,dont la princesse lui avait parlé plus d'une fois, rois, pasteurs et prêtres du monde primitif, et dont la Bible a raconté l'his-toire avec ce mélange de grandeur et de simplicité qu'aucun récit, tombé d'une lèvre humaine, n'a jamais égalé. Le bâton sur lequel il appuyait sa marche tremblante semblait, aux yeux de Rahel, puissant et majestueux comme un sceptre ; il n'aurait qu'à l'agiter au dessus de leurs têtes pour imposer la paix à toute la maison

Rahel aurait sans doute gouté longtemps la joie de cette illusion flatteuse

si une circonstance aussi fortuite qu'inatiendue ne lui eût ouvert violemment les yeux.

Un soir, qu'elle voulait goûter a son amie la fraîcheur qui descend du ciel sur la terre, ave les heures nocturnes, à la suite des journée brûlantes, s'était avancée loin dans l'oasis qui confinait à la demeure d'Oeman. Toutes deux s'étaient assises au bord de la fontaine, qui les avait vues plus d'une fois se mirer dans le cristal de son onde.

Perdues dans cette solide profonde, après avoir un moment devisé de mille choses, comme font souvent les femmes, quand elles sont entre elles et qu'elles ne redoutent aucune oreille importune, elles finirent, avant tont dit par tomber dans une rèverie silencieuse, cù chacune n'écoutait plus que son âme.

Tout à coup, un bruit léger, dans le voisinage, attira l'attention de Rahel, dont l'ouie subtile saisissait les moindres vibrations dans l'espace. E le posa doucement une de ses mains sur le bras de sa compagne, et, de l'autre, posant un doigt sur ses lèvres, elle fit le geste qui, dans la langue expressive des signes, commande à tous le silence.

Semblables à deux oiseaux peureux, les deux semmes sous la seuiliée se

serièrent l'une contre l'autre. Les voix se rapprochèrent peu à peu, encore indistinctes pourtant; on entendait leur murmure, mais sans pouvoir saisir le sens des paroles pronoccées.

Comme les deux semmes, ceux qui parlaient non loin d'elles avaient voulu

sans doute chercher le voisinage de la fontaine, car ils s'assirent tout près de la source, sur un quartier de roche, rustique et confortable à la fois. Placées au dessus des deux promeneurs, dans une anfractuosité de la roche assez profonde pour les abriter toutes deux, Rahel et Zuléïka étaient bien certaines de ne pouvoir être aperçues, et, de leur côté, elles ne pouvaient apercevoir davantage les deux causeurs, que défen-dait contre leurs regards une naie de nopals aux larges feuilles, et de cactus

Grace à la profonde attention qu'elles prétaient en ce moment à tout se qui passait autour d'elles. Rahei et Zuleïka reconnurent bientôt la voix de l'un des deux interlocuteurs : c'était celle d'Ali. L'autre frappait pour la première sois leurs oreilles.

Bientôt la causerie devint plus distincte et les amies curieuses en purent suivre le fil, sans avoir à subir l'ennui d'aucune interruption.

Sans mon père, je l'aurais déjà domptée ! disait Ali. Qu'est-ce que l'aveugle peut faire

- Qu'est-ce que l'avent.

à la chose ? demanda l'autre.

- Rien sans doute! Mais il a des - Rien sans doute! Mais il a des idées à lui, qui, pour être d'un autre temps, n'en sont pas moins génantes, et dont il est impossible de le faire dé-mordre. Il veut que je traite cette esclave échappée comme une femme libre, et il prétend que l'on ne peut pas l'épouser contre sa volonté.

- It baisse, le vieux ! - Sa volonté ne baisse pas ! elle est,

au contraire, plus ferme et plus abso-lue que jamais ... j'ai peur de le trouver un jour entre elle et moi... Ce serait la guerre déclarée... sans parler de ma sœur que je serais bien certain de comp ter aussi parmi mes ennemis.

- Alors, c'est une ligue véritable !.. que vas-tu faire pour la déjouer ?... Attendre la mort du recalcitrant ? Cela pourrait me mener bien loin : il

est fait d'un bois dur et qui résiste! - Tu dois être embarrassé ? - Je le serais moins, si je pouvais

compter sur ton secours. Dis seulement ce que tu souhaites de moi.

— Que tu me prêtes ta maison ! Elle est assez loin de la nôtre pour que je n'aie à redouter aucune indiscrétion. La Circassienne une fois partie, je n'aurai plus rien à craindre de mon père, qui finira par n'y plus penser. Pour ce qui est de Zuléīka, je me promets de l'occu-per assez, quand une fois elle aura perdu les traces de son amie, pour qu'elle n'ait pas le loisir de la retrou-ver. Il est temps que cette ancienne esclave apprenne enfin à obéir ! Je ne demande qu'un mois pour que tout ren-tre dans l'ordre accoutumé.

— Eh l que feras-tu de la jeune fille ?

Je l'épouserai.

Mais pui-qu'elle ne veut pas!

- Une fois qu'elle n'aura plus ma

sœur pour l'exciter, mon père pour la

soutenir, elle ne résistera plus. Devenue ma femme, elle aura trop de bon sens pour ne pas prendre son parti de ce mènerai alors à l'oasis, et, si veut, de Riha (1) jusqu'à la Ville Sainte (2), il n'y aura plus une femme plus heureuse.

— C'est une chance à courir. Mais comptes-tu mettre bientôt ce projet à - Dès que je trouverai l'occasion fa-

vorable, et, sans qu'elle s'en doute, c'est elle qui me la fournira. - Je cherche à comprendre...

- C'est bien simple | J'éviterai avec elle toute occasion de récriminations et de querelles. Je ferai le mort. Je n'essayerai plus de la conduire à la mosquée, puisque cela nous a valu déjà de si gros orages... Mais, de mon côté, je trouverai bien un prétexte pour ne pas m'y rendre, et comme mon père n'y voudrait point manquer pour le pachalick de Jérusalem. Zuléika sera bien forcée de l'y conduire. La Circassienne restera donc seule à la maison... C'est le moment que j'ai choisi. Les chevaux seront prêts. Je n'avertirai que toi. Je ne veux pas trop de confidents : ils sont dangereux dès qu'ils ne sont pas utiles.

(A suivre.)

(1) L'ancien Jéricho.